Les délégues boers aux Etats-Unis M. Fischer a déclaré que les délégues boers étant maintenant libérés des entravés officielles, ils n'auront plus désormais à garder aucuns ménagements dans leurs discours. La délégation rendra visite aux ambassades euro-péennes à Washington.

De nombreux sénateurs, membres du Congres, maires des différentes villes, sont venus conférer avec les délégués pour l'organisation des réunions publiques. L'administration est très inquiète, elle est convaincue que la question boer causera de grandes surprises pendant la campagne électorale, mainte-hant que les délégues sont décidés à tenir des réu-nions publiques. Le parti démocrate est tout entier

En Angleterre Malgre l'effervescence belliqueuse qui règne en Angleterre, quelques personnages politiques ne craignent pas de manifester leur opinion favorable à la cessation de la guerre et à la conclusion d'une paix acceptable pour les Républiques boers.

M. L. Courtney, au nom du comité de conciliation, vient d'adresser à lord Salisbury une lettre dans laquelle il démontre combien il est indispensable de laisser leur indépendance aux Etats hours

ayec eux

laisser leur indépendance aux Etats boers: Par la convention de Bloemfontein, nous avons garanti à l'Etatlibre d'Orange son indépendance absolue: par la convention de Londres, nous avons garanti à la Republique sud-africaine l'indépendance avec certaines limitations. Enlever, comme un fruit de la victoire, l'indépendance ainsi considérée, ce serait imposer une pénalité si extreme qu'on n'en trouverait pas de comparable dans l'histoire des temps modernes, depuis le partage de la Pologne.

En outre, M. Lois Jonas, candidat liberal à Manchester, a voulu expliquer, devant une reunion d'électeurs, le but du comité « Stop the war » (cessation de la guerre), comité dont il fait partie : C'est une grosse responsabilité à prendre, a-t-il dit

que celle de forcer deux peuples à entrer dans l'empire malgre eux, deux peuples qui aiment leur indépendance comme tout citoyen anglais aime la sienne. De plus, les hommes qui sont à la tête du gouvernement britannique, ont déclaré, à plusieurs reprises, ne pas vouloir d'annexion. Les ministres ont le devoir de respecter une parole donnée au nom de la Grande-Bre-

DES ETATS-UNIS LETTRES

(De notre correspondant particulier) New-York, mai 1900. Le cas de l'amiral Dewey Grandeur et décadence. - Barkis is willing. - La can-

didature Dewey et l'opinion publique. L'amiral plai sante. - Un pays qui aime les militaires. - Cherchez la femme. - Les « simples devoirs » de la présidence. — Le vrai esprit republicain.

La campagne présidentielle menaçait, cette année, d'être un peu monotone et de manquer d'imprévu. Et c'était vraiment dommage, car de toutes les attractions qu'offre aux amateurs la vie politique des Etats-Unis, c'est l'élection du président, qui excite le plus d'intérêt et de passion. On a même dit que l'Américain ne s'occupe de politique qu'à ce moment-là. Cela n'est pas tout à fait exact. L'Amérieain s'occupe de politique en tout temps et s'il va ici, comme partout, des individus qui, par egoisme, par pose ou par sottise affectent de faire les dégoutes devant le devoir civique, ils ne constituent qu'une méprisable minorité - et même ceux-là se réveil-1ent généralement, aux comices présidentiels, surtout si leurs chers intérêts matériels sont en cause. Or voici que cette année la grande représentation allait se passer sans incidents nouveaux, sans peripéties sensationnelles avec les mêmes personnages et les mêmes premiers rôles qu'il y a quatre ans. M. Mac Kinley, d'un côté, M. Bryan, de l'autre, avec quelque rallonges à leur « plate-forme » sans doute, mais avec le même répertoire et des troupes identiques, étaient de nouveau devant le peuple. La première n'était donc qu'une reprise et la reprise s'annoncait comme un four.

Heureusement qu'ici tout arrive. Il est donc arrive qu'un personnage nouveau absolument inâtrendu est entré en scène et a tranquillement annonce, que lui aussi voudrait bien être president. Ceux que passionne la psychologie de la démocratie américaine ne pouvaient souhaiter, pour mettre à l'épreuve son bon sens tant vanté, une occasion meilleure que celle que vient de nous fournir l'amiral Dewey, en annonçant au peuple que, comme le célèbre Barkis, dans David Copperfield, de Dickens, il était « consentant », lui aussi. Ce fut le 4 avril au matin qu'éclata ce coup de theatre lorsque le World, seul de tous les journaux, recut la primeur de la nouvelle sous forme de declaration authentique signée de l'amiral.

Si l'on veut bien se rappeler l'espèce d'idolatrie en laquelle le vainqueur de Manille a été tenu pendant deux ans, les manifestations répétées et unanimes d'admiration et de gratitude dont le peuple l'a accablé au point de faire hocher la tête aux gens calmes qui trouvaient qu'on allait vraiment trop loin, on se rendra compte de l'effet produit par cet évene-

Le premier mouvement fut de s'écrier :« Ce n'est pas vrai! » L'amiral avait lui-même si résolument et si nettement écarté cette idée, à son retour des Philippines, il avait, avec tant de modestie et de bon sens à la fois, signalé l'absurdité et l'incongruité d'une pareille amhition que personne n'y pensait plus, et si l'on y pensait parfois, ce n'était que pour louer son tact et sa sagesse, et pour trouver dans son attitude des raisons de l'admirer et de l'aimer

« Ils ne me connaissent pas, » avait-il dit en parlant des politiciens qui, par avance, avaient machiné cette affaire. Et quand on lui suggérait qu'à eux deux, le général Wheeler et lui, ils feraient une admirable liste électorale, il avait répondu avec une aimable brusquerie au reporter: «Ah! bien oui, nous Serions une jolie salade tous les deux... Wheeler, au moins, a eu dans sa vie une certaine éducation positique. (Le général Wheeler, en effet, était député.) Mais moi, mon pauvre ami, je m'y connais autant en politique que Bob que voici... » Et, ce disant, il

rapait sur la tête de Bob, son chien favori. Et voilà que ce même homme, huit mois après, à un momentoù les candidatures présidentielles étaient dejà arretees, où tous les plans étaient faits de part et d'autre, pour la bataille, quand personne ne pensait plus à lui et que personne ne lui offrait rien, s'avise d'annoncer par la voie d'un journal qu'il a changé d'idée et que « si le peuple le veut comme président, il est prêt à se mettre à sa disposition l » La déclaration elle-même par laquelle il posait sa candidature était singulière, pour ne pas dire plus:

En voici la partic essentielle : « Quand je suis ar-

rive dans ce pays en septembre dernier, j'ai dit que rien ne me déciderait à dévenir un candidat à la presidence. Mais, depuis lors, j'ai eu le loisir et l'occasion d'examiner la question et je suis arrivé à une conclusion différente, d'autant que de si nombreuses assurances me sont venues de mes concitoyens affirmant que je serais un bon candidat pour cette haute fonction... C'est la dignité la plus élevée que la nation puisse conférer : quel est le citoyen qui la refuserait? Du reste, depuis que j'ai étudié ce sujet, je me suis convaincu que la fonction de président n'est pas si difficile à remplir, puisque ses devoirs

consistent principalement à exécuter les lois du Congrès. Si j'étais élu à cette haute position, j'exécuterais les lois du Congrès aussi fidèlement que j'ai toujours exécuté les ordres de mes supérieurs...» .Quand il fut avere que cette nouvelle et la déclaration qui l'accompagnait n'étaient pas des cahards l'opinion publique se déchaîna avec une unanimité qui était faite pour inspirer au héros d'hier d'amères réflexions sur l'inconstance des

phoses humaines et l'ingratitude des democraties. Les politiciens du parti democrate comme du parti républicain répondirent à l'envi : « Nous sommes pourvus. Il vient trop tard. » Les citoyens qui désiraient ne pas faire de peine à l'amiral se bornèrent à dire « C'est dommage. Dewey a commissure erreur. Il a été mal inspiré, mais cela n'enlève rien à ses lauriers militaires... » D'autres plus brutale-

ment declarerent : "Il est fou! » Répondant à un reporter qui lui soumettait le document où l'amiral annonçait qu'il est prêt à marcher « si le peuple veut de lui », un sonateur du Connecticut affirma brusquement: « Le peupleme veut pas de lui. » M. Hanna, le grand boss du parti republicain, de-

alara, affirme-t-on, que la déclaration de Dewey eut 1û etre lancée le 1er avril. Ce qui surprit et choqua surtout la plupart des politiciens, c'était à la fois l'absence de tout programme politique et l'ignorance que revelait ce candidat non sculement des conditions élémentaires de toute candidature de ce genre, mais surtout des devoirs mêmes de la fonction présidentielle. «La simplicité des devoirs de président»: on resta

« Je ne crois pas que Dewey ait perpetre une aussi folle interview, » avait dit le député Hull, président de la commission de l'armée. Et un autre remarqua ironiquement que si vraiment les fonctions présidentielles sont si simples que cela. Dewey est bien l'homme qualifié pour les remplir. De tous les comités de province arrivaient des declarations analogues qui, invariablement, repé-taient: « Mac Kinley est notre homme! » ou bien

« C'est Bryan qu'il nous faut! » Les partisans de Bryan surtout se montrèrent irrespectueux et brutaux: L'un dit : « Il a perdu la tête! » Un autre : « Il ne donne même pas de programme; pour qui nous prend-il donc? ». Un democrate du Kentucky traduisit, comme suit, la situation politique de son Etat : « Il n'y a positi-

vement aucun mouvement en faveur de Dewey dans le Kentucky. Les républicains sont pour Mac Kinley et les democrates pour Bryan. Si Dewey a des opinions politiques il les a bien soigneusement cachees. Son interview semble indiquer qu'il est un vieil homme vaniteux dont la tête a été tournée par de récentes adulations: »

Et de la Georgie vint cet autre billet où l'on insinuait que, si Dewey persistait dans ses intentions, son cas deviendrait tout à fait « pathétique ». Et l'auteur ajoutait : « Je suis convaincu que l'amiral plaisante - ou du moins je l'espère. »

Mais non, l'amiral ne plaisantait pas du tout. Il était entré dans la galère et il entendait y rester. Tout d'abord il avait refusé ne se prononcer sur le parti qui avait ses présérences et sur le programme sur lequel il entendait être elu. A des reporters qui le pressaient de questions il

lacha cette attristante maiserie : « Que pensez-vous du drapeau américain, en fait de plate-forme?» Quant au parti dont il attendait le support il ne paraissait pas avoir de préférence. L'un ou l'autre lui agreait également. Puis, voyant que du côté républicain il avait encore moins de chances que du côté. démocrate, conseille sans doute par son entourage, il découvrit soudain à quel parti il appartenait, et le 5 avril, il revelait à Philadelphie qu'il était democrate! La surprise fut d'autant plus grande que tout le monde était certain d'avance que, si Dewey avait jamais songé à choisir une opinion politique, il devait, par definition, être: republicain.

On exhuma meme une boutade qu'on lui avait attribuée l'an dernier et où, avec une brusquerie toute militaire, il aurait defini le democrate comme « un traître en temps de guerre et un imbécile en temps de paix ». Et, pour la circonstance, un malin ajouta : « La question se pose à présent de savoir si nous sommes en temps de paix ou en temps de guerre. Sans doute, de-ci de-là, des voix isolées s'élevèrent pour encourager l'amiral et pour attester qu'elles ne trouvaient pas tout cela si ridicule. Mais leur isolement meme et leur insignifiance soulignerent davantage encore l'unanimité gouailleuse ou attristée de l'opinion adverse.

Les journaux furent curieux à observer. Parmi les républicains il n'y avait qu'un sentiment : respectueusement hostile chez les uns, irreverencieux et moqueur chez les autres. Les journaux indépendants eux-mêmes, ceux qui ont faim et soif d'un candidat qui ne soit ni Bryan ni Mac Kinley, au lieu d'acclamer ce libérateur, furent aussi cruels que les autres et l'Evening Post déclara, sèchement que Dewey n'avait aucune des habitudes requises pour la fonction. Quant aux yellows toujours préoccupés de savoir d'où souffie le vent, tout d'abord ils se recueillirent et attendirent. Ils n'attendirent pas longtemps. Le vent était un terrible vent de bout qui soufflait en rafales sur le vaisseau amiral, menaçant de le chavirer au sortir même du port. Du coup, des lors, le New-York Journal retrouva sa boussole et solennellement renouvela son serment de fidelité à Bryan. Seul le New-York Times ancien, organe democrate, étonna par son attitude des lecteurs qui attendaient mieux de son jugement avisé. Gauchement, timidement, il soutint d'abord l'amiral, puis soudain comme pris de honte se tût.

Que penser de cette attitude inattendue de l'opinion americaine vis-à-vis de son heros d'antan Etait-ce inconstance et ingratitude, ces péchés mignons de toutes les démocraties? Etait-ce incohérence d'idées, contradictions ou vulgaire «lachage»? Pourquoi tant de froideur, après tant d'enthousiasme et tant d'indifférence succédant à tant de passion? L'explication me semble aisée à fournir et j'ajoute que je ne connais rien qui constitue un signe plus rassurant de la santé intellectuelle de cette democratie que cet échec de la candidature Dewey. Sans doute, l'année dernière, le peuple américain manifesta son affection pour Dewey avec une intempérance que le brave marin fut plus d'une fois obligé de moderer. C'est que ce peuple a le cœur chaud, il aime ses grands hommes et pratique le culte des he-

culté d'enthousiasme. Et puis, comme le peuple est jeune, il a tous les caractères de la jeunesse. Pareil aux enfants, aux femmes et aux vieux rimeurs, il adore les militaires et s'emballe au récit de leurs exploits. Cette démocratie est travaillée de passions guerrières : elle raffole de l'uniforme, des titres militaires, des parades, du clinquant et du cliquetis des armes. La brillante -victoire de Manille remua profondément son ame cocardière et chauvine et des lors Dewey était son

ros avec une dévotion et une ardourqui étonneraient

bien d'autres peuples dont on a vanté, à tort, la fa-

homme. Mais il fut son homme comme soldat, comme amiral, comme heros — non comme politicien. Sous ce dernier aspect, elle n'avait pas songé à l'envisager et pour cause. Pour l'Américain, la guerre est

une chose, la politique en est une autre. Quand il s'agit de guerre, le peuple demande seulement qu'on gagne des victoires. Mais en politique il demande qu'on lui fasse voir le programme ou. comme il dit, la plate-forme. Et si un soldat heureux se transforme en candidat, les citoyens reprennent tout leur sang-froid, le jugent comme un homme politique et examinent ses papiers : « C'est très bien d'avoir coulé de vieux navires espagnols à Manille. Mais que pensez-vous de la question monétaire, des trusts, des tarifs douaniers, de l'expansion coloniale, du canal de Nicaragua? Quelles sont vos idées poli-

tiques? De quel parti étes-vous? (et il n'y en a que deux.) » Il ne s'agit pas de venir dire des banalités soi-disant patriotiques sur le drapeau et annoncer pour tout programme, qu'on s'appelle Georges Dewey et

qu'on est candidat! Cette democratie n'a pas peur des présidents soldats. Au contraire, elle les aime. L'expérience lui a prouve qu'ils sont aussi bons citoyens que les autres et qu'à la Maison-Blanche ils n'ont été ni meilleurs ni pires que les civils. Mais encore faut-il qu'ils se présentent comme les autres avec un programme et un parti. Des Américains, on peut dire tout le mal qu'on voudra, et dans le choix de leurs présidents ils ont fait plus d'une sottise. Mais ils ne sont pas empoisonnes de virus cesarien et ils ne sont pas disposés comme la plèbe ivre de Rome à se ruer sous le char du premier soldat revenant de la vic-

L'amiral Dewey est le meilleur des hommes. Mais durant ses croisières dans les mers lointaines il est reste visiblement trop etranger aux mœurs politiques de son pays. Aussi sa première expédition dans cette région inexplorée a-t-elle été marquée par ce que, d'un accord unanime, tout le monde a qualifié de « gaffe monumentale ». Et le voilà à présent dans la situation un peu ridicule d'un heros tombé au rang de martyr national, et servant de cible à tous les ironistes sans pitié dont ce pays est si abondamment peuplé.

Son cas, helas I prête, en effet, à l'ironie. Car ainși qu'on l'a explique deja aux lecteurs du Temps il y a dans son affaire quelque chose de plus que de la politique — ou quelque chose de moins: il y a une femme (« Amour, amour, quand tu nous

On se rappelle le mariage tardif de l'amiral avec une veuve de Washington, Mrs Hazen, née Mac Lean, à qui, au premier quartier de sa lune de miel dans un accès ingénu de sacrifice conjugal, il fit don de la maison que venait de lui offrir le peuple. Le peuple fut mecontent et le montra non sans rudesse. Dewey en fut si emu qu'il en eut une vraie crise de désespoir et maudit amèrement le jour qui l'avait vu gagner la victoire de Manille.

La desaus le peuple, touché à son tour de compassion, lui rendit son affection, l'accabla de lettres consolatrices, parmi lesquelles plus d'une, désignant la Maison-Blanche, lui souffia l'antique tentation: « Prends! ceci est à toi.»

Maisune autre voix, surtout, intervint, une voix plus proche et plus chère qui passe pour lui avoir insinué doucement ces ambitions et ces rêves, jusqu'alors jugés inaccessibles, et lui avoir rappelé qu'il existe, suivant sa naive expression, une situation plus haute que celle d'amiral. Je sais bien que Mme Dewey a proteste, dans une déclaration signée, contre cette assertion. Mais on

ne l'a pas crue. M. Augustin Filon fait, quelque part, à propos de Mérimee, cette remarque, que bien des hommes ont l'air d'écrire des livres, de peindre des tableaux, de construire des chemins de fer et de gouverner des républiques, quand en réalité « l'unique affaire de leur vie est de plaire aux femmes ». Peut-être n'est-il pas d'une psychologie trop hasar-Juffoqué devant tant de candeur et d'inexpérience. I dée de supposer que Dewey, lui aussi « en ayant | nistres de Chine à Londres et à Washington, alors

l'air » de bombarder la flotte espagnole, à Cavite, que beaucoup de questions sont encore à régler, ces le 1er mai 1898, songeait en réalité, à plaire à Mme veuve Hazen, nee Mac Lean. En tout cas, il n'est pas arrivé encore à faire croire à personne qu'il y ait dans son ardeur soudaine pour la chose publique, autre chose que le naturel desir chez un epoux sexagenaire de faire plaisir à une femme encore jeune, ambitiense et qu'il adore. Aussi à la première nouvelle de sa candidature, ça n'a été d'un bout du pays à l'autre qu'un criz « C'est un coup de Mme

Or, pour une raison ou une autre, Mme Dewey ne participe nullement à la popularité de son mari. On lui reproche d'etre ambitieuse. On lui reproche son frère qui passe pour être un politicien sans beaucoup de scrupules. On lui en veut enfin d'avoir, avec la charmante inconsistance des femmes, temoigne d'une extraordinaire incertitude en matière religieuse, passant successivement du presbytérianisme à l'épiscopalisme et puis au catholicisme, et cette dernière étape surtout n'était pas faite pour la rendre populaire dans certains millieux. Aussi, la seule idée qu'il y avait une femme dans

la coulisse ruina-t-elle du coup toutes les chances de l'amiral. Dès le premier jour, un député répondait à un reporter qui sollicitait une opinion sur l'amiral Dewey : « Je suis opposé à Mme Dewey. » Un autre déclarait qu'il n'entendait pas favoriser « la politique du jupon ». Au beau-frère de Mme Déwey, on prête le mot suivant : « Si le peuple américain veut être gouverné par une femme, il n'a qu'à élire Dewey. Je connais sa femmé. Elle a gouverné mon frère pendant dix ans. » Un journal, après avoir cité une phrasé du World

où il était dit qu'au moins « si Dewey était président il ne serait pas dirige par Hanna (Anna).», ajoutait, sans avoir l'air d'y toucher : « Nous croyons, en effet, que ce n'est pas là son prénom ». (Her christian name). Une feuille satirique, le Judge, traduisit pareillement les défiances populaires dans une caricature où il montre l'Oncle Sam avec la Maison-Blanche à la main et disant à Dewey : « Je vous ai déjà donné une maison. Qu'en avez-vous fait? »

Et le Life, excellent journal comique plein de l'esprit du meilleur aloi, montre l'amiral debout près du canon sur lequel est inscrit : « Campagne électorale, ». Et devant lui, en costume d'amiral est une femme qui sur le ton du commandement lui adresse son propre mot historique: « Vous pourrez tirer, George, quand vous serez pret. »

Enfin, pour comble de déveine, le pauvre amiral fut tourné en ridicule, l'autre soir, devant un immense auditoire qui assistait à l'inauguration du congrès missionnaire, lequel se tient en ce moment à New-York. M. Harrisson, ancien président de la République, présidait, et M. Mac Kinley, aussi, était venu. Au cours de son allocution, M. Harrisson remercia le président d'avoir quitte les faciles et « simples devoirs de sa charge » pour faire acte de . présence au milieu d'eux. Et cette malice, tranquillement énoncée, était si inattendue et si opportune à la fois, que les milliers d'hommes qui remplissaient. Carnegie hall eurent besoin de plusieurs minutes pour se remettre de leur accès d'hilarité. En résume, quand on songe à toutes les conditions qui semblent devoir favoriser cette candidature, la situation politique, si incertaine, la popularité de l'amiral, le goût habituel du peuple pour les plement parce qu'elle, était déraisonnable et futile, que personne ne l'a prise au sérieux précisément

candidats de son genre, et que, d'autre part, on constate cet échec irrémédiable et instantané; quand on voit que cette candidature a échoué à priori simparce qu'elle n'était pas sérieuse, et que, conventions après conventions se réussissent chaque jour, sans qu'on y fasse seulement allusion, on se convainc qu'après tout l'esprit républicain n'est pas un vain mot sur le sol américain, que ce peuple prend décidement sa souveraineté pour autre chose qu'un jouet d'enfants capricieux et qu'enfin il y a dans le monde au moins, un pays où vraiment, le ridicule tue. — O. G.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne

La Chambre prussienne a voté en seconde lecture le projet d'impôt sur les grands magasins qui tiennent des spécialités multiples essentiellement différentes les unes des autres. La commission chargée de l'étude du projet avait proposé d'abaisser de 500,000 à 300,000 marcs le chiffre d'affaires annuel auquel commence l'obligation de l'impôt. Cette proposition a été combattue par le gouvernement, notamment par le ministre Miquel. Neanmoins, elle a eté adoptée par la Chambre.

Nul doute que la loi ne soit adoptée en troisième lecture, malgré les protestations qu'elle a soulevées dans le monde des affaires, tant du côté des fabricants que des propriétaires de magasins et aussi du personnel, qui craint de supporter finalement avec une diminution d'appointements, les frais du nouvel

** Six mille personnes, dont un grand nombre appartenaient aux professions libérales et à la bourgeoisie, se sont rendues à la réunion convoquée par le comité de l'Association Gœthe de Berlin, dans le but de protester encore une fois contre la loi Heinze. Dans l'assistance, on remarquait l'auteur dramatique Sudermann, les professeurs Mommsen, List Dernburg, ainsi que MM. Schrader. Müller (de Meiningen) et Heine, députés au Reichstag. Ce dernier est député socialiste.

ravé la loi Heinze de son ordre du jour, les orateurs ont fait observer que la protestation projetée devait faire place à une fête pour la victoire remportée par les idées et la campagne libérales. Toutefois, les orateurs ont invité l'assemblee poursuivre la lutte contre toute tentative nouvellé qui pourrait se produire contre la liberté de l'art.

Comme le Reichstag, dans la journée même, avait

Finalement, la reunion a adopte une résolution exprimant des remerciements à tous ceux qui ont combattu, au Reichstag, la loi Heinze. Le prince Guillaume de Hesse, oncle du grand-

duc, est mort hier à Darmstadt après quelques jours de maladie. Il était né en 1845 et avait épousé morganatiquement, en 1884, Mlle Joséphine Bender, née Darmstadt, qui porte le nom de Mme de Lichten-

Angleterre

A la Chambre des communes, on a traité des ques-tions relatives aux affaires du Maroc, de Madagascar, de Corée, et aux délais apportes par certains Etats, et par l'Angleterre elle-même, à ratifier la conférence de la Haye. Maroc. — M. Hedderwick a demandé si le gouver-

nement anglais a conclu une entente quelconque avec la France au sujet du Maroc et, dans le cas contraire, si, en présence des mouvements récents des troupes françaises sur la frontière du Maroc, le gouvernement anglais prend des mesures pour sauvegarder les intérêts britanniques dans cette ré-

M. Brodrick a répondu que le gouvernement anglais n'avait pas conclu d'entente particulière avec a France au sujet du Maroc, mais qu'il avait reçuà différentes reprises les assurances du gouvernement français de maintenir le statu quo au Maroc. Il n'y a aucune raison de croire que les intérêts anglais au Maroc soient en ce moment menaces, mais il se tiendra prêt à prendre les mesures nécessaires pour les protéger, si la nécessité s'en faisait sentir. Madagascar: M. Hedderwick a ensuite voulu savoir si l'Angleterre avait, ou abandonne les droits qui lui sont reconnus par traité à Madagascar, ou fait ses efforts pour amener la France à les recon-

M. Brodrick a répondu que le gouvernement anglais conservait ses vues sur les obligations de la France à Madagascar, mais qu'aucune représentation n'avait récemment été faite à ce sujet. La Russie en Corée. — La Russie, prétend sir Ellis Ashmead Bartlett, avait pris en 1887 l'engagement de ne jamais occuper la Corée. L'Angleterre l'a-t-elle dégagée de cette promesse? M. Brodrick a répondu

que les engagements qu'avait pu prendre la Russie avaient été donnés non pas à l'Angleterre, mais à une autre puissance, et que, par consequent, la Grande-Bretagne n'avait pas eu à intervenir. La Convention de la Haye. — M. Philip Stanhope ayant voulu savoir quelles puissances avaient ratifié la convention de la Haye, M. Balfour a annoncé que cette ratification avait été donnée par l'empereur de Russie, mais non point par les Etats-Unis ni par l'Angleterre. Quant aux autres puissances, le gouvernement n'a pas d'informations précises sur leurs intentions, mais il croit que, par suite de nécessités parlementaires, la ratification, dans quel-

ques cas, exigera un certain retard. . Une élection législative a eu lieu à l'île de Wight. Le capitaine Seely a eté elu par 6,432 voix. Cest un siège conserve par le parti unionniste.

Le jour anniversaire de la naissance du roi Humbert, la Société de musique italienne de Berne, était venue jouer devant la maison de la légation d'Italie. Des socialistes italiens, venus de leur côte, ont accueilli le ministre, qui venait remercier les musi-ciens, par les cris de : « A bas le roi! A bas le ministre! A bas les assassins! » Le Conseil fédéral a expulsé trois des principaux instigateurs de ce scandale, les nommes Cattaneo, Moroni et Sarci-

Chine Sur le conseil de Li Hung Chang, qui a fait remarquer qu'il était peu désirable de changer les mi-

agents diplomatiques ont reçu l'ordre de conserver Seurs postes pendant quelque temps encore.

Maroc

On nous écrit de Tanger: Le grand-vizir BaHmed, qui était aussi le trésorier de l'empire, le seul comptable, le seul caissier, et qui absorbait tous les revenus, laisse, dit ou, une fortune enorme, difficile à évaluer.

Ba Hmed, ces dernières années, s'était fait construire une sorte de palais forteresse, une réritable citadelle aux murailles de quatre pieds d'épalsseur. Tous les revenus de l'Etat, tous les tributs apportés par les caïds, entraient, sans autre contrôle que celui du maitre, dans les coffres-forts et n'en sortaient plus. Son trésor privé était celui de l'Etat et réciproquement, régime qui simplifie la comptabilité et les écritures.

Ba Hmed exigeait plus: dans ce pays où l'on ne voit pas circuler d'autre or que celui apporté par quelques étrangers, il exigeait que les gouverneurs et les caïds se procurassent de l'or par n'importe quels moyens et que les impôts fussent versés en or Ce monométallisme or, dans une nation où la circulation est à base d'argent, de douros, ne manque pas d'une certaine oriorme, difficile à évaluer.

d'argent, de douros, ne manque pas d'une certaine ori-Comme au Maroc, les travaux publies sont chose ignorée, les dépenses administratives sont nulles, comme tous les fonctionnaires payent au Trésor au lieu d'être payés par lui, comme il n'y a à subvenir qu'aux dépenses peu élevées de la cour et de la petite armée impériale, on comprend que des sommes considérables, fabuleuses, ont du être amassées, enfouies, dans cet antre du lion.

fouies, dans cet antre du lion.

Le sultan, se conformant aux habitudes de ses prédécesseurs, a immédiatement, à la mort du grand-vizir, envoyé un détachement de sa garde fidèle s'emparer du trésor et monter la garde autour du pâlais de Ba-Hmed. C'est ainsi que l'Etat, représenté par le sultan, rentre dans ses droits, n'est jamais dépouillé.

Même précaution a été prise pour le ministre des finances nominal, Sidi Tasi, qui vient d'accompagner—la série noire se joue à Marakhesch— son maître la génu : « Heureux les innocents qui meurent pour le Seigneur », cût été cher à César Franck et à Beethogrand-vizir dans la tombe.

La Gazette de Francfort discute au long, dans un article de fond, la question du Maroc:

L'Angleterre, dit-elle, a parfaitement le sentiment des dangers qui menacent Gibraltar dans le cas où le Matuellement l'Angleterre n'a guère les moyens de faire quelque chose. Les journaux anglais demandent que es puissances continentales, l'Allemagne notamment, s'entendent avec la Grande-Bretagne pour s'opposer aux projets d'envahissement de la France Ainsi, s'écrie la Gazette de Francfort, l'Allemagne ai-

derait les Anglais à tirer les marrons du feu marocain. Nous leur sommes fort reconnaissants du rôle qu'ils veulent nous faire jouer là. Nous avons un traité de commerce avec le Maroc. Nos affaires commerciales dans ce pays sont assez considérables. Nous approuverons donc et nous appuierons toutes les mesures de nature à favoriser le commerce et le développement de la civilisation dans cette région. Mais lorsqu'il s'agit de domination politique et des luttes qu'elle peut entraîner, clest affaire aux Etats qui ont ou croient avoir des intérêts politiques importants au Maroc de les protéger avec leurs propres moyens. Voilà ce que nous disons en toute sincérité aussi bien aux Anglais qu'aux Fran-

Afrique occidentale Des dépéches datées de Coumassie, 12 mai, ont été

recues hier à Londres. On croit qu'elles contiennent d'importantes nouvelles, car le gouvernement a offert 15 livres sterling pour un coureur devant faire le trajet de Prahsu 50 hommes sont partis pour les mines d'Obnassi avec ordre de protéger les existences et les biens.

Le rei de Pekeway presse le gouvernement d'envoyer immédiatement une force considérable, car-il craint une attaque et il est à court de munitions. On attend l'arrivée de 300 hommes par le prochain vapeur. Etat du Congo

L'Indépendance belge publie une lettre de Boma annonçant que 18 des soldats indigenes révoltés à Shinkakassa et qui avaient été pris dans le fort, les armes à la main, ont été condamnés à mort et fusil-

rejoints et défaits. États-Unis

Cette exécution est indépendante de la répression

de Boulou, où les révoltés qui avaient pu fuir ont été

Suivant l'exemple du Sénat, la commission des affaires étrangères de la Chambre a adopté des résolutions constatant, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Lafayette, qui aura lieu à Paris le 4 juillet, les relations cordiales qui existent entre la

France et les Etats-Unis. 🚣 Au département de la marine, on déclare, malgré les difficultés avec la Turquie, que la visite pro-chaine du navire de guerre Albany, dans la Méditerranée, n'a pas de signification diplomatique.

Le New-York Herald annonce la faillite de la maison Price, Mac Cormick et Cie, de New-York qui avait 17 succursales aux Etats-Unis. On ignore encore le montant du passif dont les évaluations varient depuis 1 million jusqu'à 13 millions de dollars. La déconfiture de cette maison serait due à un effort malheureux pour soutenir le marché des co-

MUSIQUES D'ITALIE

Milan, 20 mai. Pour me reposer l'esprit de l'Italie d'aujourd'hui, je suis alle passer quelques jours dans l'Italie d'autrefois. J'ai revu quelques villes au nom harmonieux: Bergame, Mantoue, Verone, les grandes plaines lombardes et vénitiennes, sur la lisière des monts où le ciel se reflète au milieu des prairies dans le miroir immobile des rizières, où de doux et pâles visages de femmes s'encadrent de voiles noirs à l'élégance sevère et un peu espagnole, comme les graves portraits de Morone, où sous les cheveux sombres

fleurissent les yeux bleus. Surtout je me suis baigne dans la mélancolie de Mantoue, — Mantoue au nom mouillé, qui émerge des eaux parmi les jones tremblants et les saules argentes. Le grand palais dévaste est tout marqué encore de l'âme impérieuse et bouffonne des Gonzague, de leur goût classique et de leurs caprices bizarres, avec les appartements minuscules et burlesques des nains, les portraits pompeux des chevaux peints sur les murailles, les trompe-l'œil enfantins et baroques des plafonds, et tout auprès, ces merveilles de style et de grandeur : la grâce parfaite du « Paradis » d'Isabelle d'Este, les fresques du rude Mantegna, les mythologies brutales et voluptueuses du païen Jules Romain. Autour, c'est le silence, les marais miroitants, l'exubérance sauvage des jardins abandonnés, les clochettes des troupeaux qui paissent au bord de l'eau, et le bourdonnement des

J'étais à Mantoue, quand j'appris par hasard que les dernières conversations avec Perosi et d'Annunzio, publices recemment à cette place, avaient souleve les colères et les démentis de la presse nationaliste italienne. J'admirai dans cette circonstance, en premier lieu, l'exactitude des correspondants italiens, qui transformaient une promenade avec d'Annunzio, à S. Eustorgio de Milan, en une interview en Suisse, d'autres disaient à Paris ou à Rome. J'admirai de plus le despotisme de ces petits roitelets de la presse «libérale», qui ne peuvent admettre qu'une pensee soit vraie, si elle n'est point entièrement conforme à leurs désirs et à leur amour-Je me contente de leur répondre que je maintiens l'exactitude entière des entretiens que j'ai publiés,

et auxquels Gabriel d'Annunzio m'a lui-même écrit « qu'il n'avait rien à changer ». — Quant à Perosi, il paraît que ses amis se sont alarmés de certaines des paroles que j'ai reproduites. Je serais moi-même fache qu'ils eussent pris pour eux les regrets que j'exprimais en mon nom et en celui de Perosi, sur le triste état de la musique en Italie, et sur le peu de protection intelligente qu'elle y trouve. Il est aux généreuses gens qui se sont donné tant de peine pour ouvrir à Perosi cette poetique eglise de S. Maria della Pace et pour y faire executer ses oratorios. Je les plains au contraire d'être si isolés, de trouver si peu d'échos dans le public italien. Je constate d'ailleurs que le peuple accourt aux concerts Perosi avec bien plus d'empressement que les autres classes, et qu'il y montre une passion qui contraste singulièrement avec l'indifférence des autres, et en particulier des musiciens, dont l'absence étonne (je parle des compositeurs qui sont à Milan en ce moment). Cependant ils auraient tous à apprendre du jeune pretre, ne serait-ce qu'un certain gout classique, dont il est a présent le presque unique représentant en Italie, et dont il n'a jamais donné de meilleures preuves que dans son dernier oratorio, le Massacre des innocents. Quel charme dans cette œuvre! Perosi s'y est enfin abandonné entièrement à la musique de son cœur, sans plus songer à Wagner et à Bach, et aux grands exemples du passe qui soutenaient son style sans doute, mais intimidaient sa pensée. La Strage degli Innocenti est la plus spontance et la plus italienne de ses œuvres. Il y passe bien de temps en temps un souffie de Mendelssohn ou de Pergolèse; mais on sent que c'est là parenté de cœur, et nulle part Perosi n'a été davantage Perosi. Le sujet raphaelesque s'harmonise à son inspiration un peu ombrienne. Il s'est produit dans cette œuvre quelque chose d'analogue au joli dessin de Raphael, de l'Academie de Venise, où une mère se bouche naïvement les oreilles pour ne pas entendre les plaintes de son enfant égorgé sur ses genoux. « Vous verrez, m'avait dit Perosi. Cela est si triste. Cela fait

compte la joie qui ressort de toute l'œuvre. L'oratorio finit par un véritable hymne jubilatoire. Et dans une des meilleures pages où Perosi s'est apitoyé sur les peines de la Sainte Famille poursuivie par la coière d'Hérode, comment a-t-il rendu cette tristesse? Par des chœurs harmonieux, où, sur le mot: " Plorate », les yoix se balancent paisiblement dans des tonalités délicates et anciennes, comme en un air de ballet chanté du seizième siècle, un élegant et melancolique madrigal d'Orlando Lasso. Je chagrinerai peut-être Perosi par mes éloges; il attache un grand prix à l'expression dramatique. Je lui dirai franchement que c'est le côté de son talent qui m'intéresse le moins et que même j'oublie pour ne voir et n'aimer en lui que le musicien pur. Cela ne lui plaira point sans doute. Mais se doute-t-il seulement, se doute-t-on autour de lui qu'il est devenu fréquent et presque assez commun de trouver des qualités dramatiques, psychologiques, pittoresques dans la musique actuelle, mais que la plus grande rareté aujourd'hui en musique, c'est la musique, la musique qui n'est point littéraire, point dramatique, point intelligente, à peine consciente de son émotion, celle qui chante comme l'oiseau. Et c'est la raison intime pour laquelle je suis attaché à Perosi. Qui de la jeune ecole allemande ou française ne le surpasse pour la science musicale, l'orchestration, l'intelligence du drame, les ressources de l'art? Mais qui chante aussi simplement, aussi naturellement que lui? - Et il y a une autre qualité très rare dans son art, une qualité morale: c'est de la musique « vertueuse », si je puis dire; c'est le reflet d'une ame sereine et immaculée. Je suis sûr que tel de ses airs, le chœur in-

Cette candeur et cette grace ont un parfum qui touche d'autant plus, quand on vient de respirer les brutales odeurs des dernières productions italiennes: la Tosca de Puccini, par exemple, que je viens d'entendre à Vérone, — œuvre barbare et fade, qui remplace la musique par une déclamation frénétique, et la recherche forcenée de l'effet matériel. Même en Italie, chez les partisans de Mascagni et de Puccini, elle, a soulevé quelques protestations. On vient d'écrire une brochure : Della decadenza dell' opera in Italia, a proposito di « Tosca », où l'on date la décadence, de l'apparition de la Tosca. C'est lui donner beaucoup d'importance. Il y a beau temps que la décadence de l'opéra est commencée en Italie: Elle date de deux siècles; et quant au mauvais goût d'aujourd'hui, il serait peut-être juste d'en faire porter la responsabilité à l'auteur de la Forza del destino. La musique italienne d'aujourd'hui, malgré ses velleites vaguement wagneriennes, est toujours

ven, ces deux ames grandes et pures.

fille du mélodrame exaspéré de Verdi. Je me plaignais dans la dernière lettre, de ne pouvoir entendre à Milan que le Trovatore. Ce terrible troubadour persiste à tenir l'affiche; aux grands jours, il alterne avec la Traviata. Lucie de Lammermoor est à l'étude. A Rome, on vient de reprendre une nouveauté qui date de cinquante ans : Nabucco, de Verdi. Comment le goût pourrait-il se former avec de pareils exemples? Est-ce même honorer la vieillesse de Verdi, que jouer ses essais informes, et non ses œuvres plus mûres? Je ne sais s'il y trouve quelque plaisir; mais je sais bien que Beethoyen cut été peu sensible à de telles marques d'honneur, lui qui souffrait maladivement de relire une de ses anciennes œuvres; où son génie toujours en progrès ne se retrouvait plus sans rougir.

A present, la parole est à la politique, et non plus à la musique. Pendant quinze jours, les élections primeront toute autre pensée. Les murs vont se convrir d'inscriptions, commè celles que j'ai notées sur les murs de Vérone, de Mantoue et le long des chemins du lac de Garde : « Viva il socialismo! Via dall'Africa! — Amnistia, — Liberiamo B..., vittima della reazione italiana! etc. » — Un grand mécontentement fermente dans le pays. Que sortira-t-il de la bataille electorale du 3 juin? La Terza Italia, dont parle d'Annúnzio dans le Giorno, où il écrit chaque lundi un article politique? « La Terza vita d'Italia », cette troisième vie, qu'annonçait prophétiquement « le conspirateur ligure au vaste front et aux creuses orbites »? « Nous croyons religieusement, ecrivait Mazzini, que l'Italie n'a pas épuise sa vie dans le monde. Elle est appelée à introduire encore de nouveaux elements dans le développement progressif de l'humanité, et à vivre d'une troisième vie. Tous nos efforts doivent être de l'y préparer. » — Et nous aussi, nous l'appelons de nos vœux, cette troisième vie. Qui ne la desirerait? Qui ne serait heureux de voir se ranimer cette terre sacrée, ce peuple aux yeux intelligents, ou l'on sent briller tout un avenir de vie qui youdrait s'accomplir? Qui de nous surtout, Latins, qui sommes glorifiés par sa gloire, humilies par ses humiliations? Mais que sera cette troisième Italie? Le savent-ils bien eux-memes, ceux qui veulent la recréer? Hier, d'Annunzio, cherchant à préciser son idéal, à offrir un but à ses efforts, ne trouvait pas d'autre exemple à lui montrer que celui de l'exécrable victoire de l'Angleterre, et de la force triomphante. « Une force nouvelle sortira de la force : vis ex vi. Au-dessus du bruissement assidu des laboratoires, aboient les gueules de la guerre. Le monde entier se tend comme un arc; et jamais ne fut aussi significative qu'aujourd'hui la parole d'Héraclite l'obscur : « L'arc a pour nom Bios, » et pour œuvre la mort. » — Est-ce donc un nouveau monde de proie qui s'apprête à sortir du tombeau? Et la troisième Italie ne sera-t-elle qu'un appetit sanglant de plus dans la mélée universelle? Nous ne voulons pas le croire. L'idéal d'un peuple qui a plusieurs fois déjà touché les sommets de la gloire et de la grandeur humaine, ne doit pas être de revivre à tout prix, mais de ne point déchoir de sa noblesse seculaire. La tâche poétique d'un d'Annunzio ne doit pas etre la même que celle d'un Kipling. Mais si l'Italie devait être infidèle à son propre génie, que plutôt alors elle ne revive point, plutôt que d'effacer la trace de son idealisme passé, plutôt que de renier la pensée de Mazzini et de Garibaldi l

ROMAIN ROLLAND.

PROMENADES A L'EXPOSITION

Le matériel des chemins de fer russes à l'Exposition

Les visiteurs de l'Exposition qui s'intéressent au progrès du matériel des chemins de fer, c'est-àdire, a proprement parler, M. Tout-le-Monde, auront de grandes satisfactions. Après en avoir étudié

l'historique dans les galeries du palais des Moyens de transport au Champ de Mars, ils en verront les demonstrations effectives à l'Annexe de Vincennes. Là se trouve une enorme « World's gare » où sommeillent, sur des rails entrecroisés comme dans un estuaire, les puissantes locomotives et les wagons de types variés qui sont, sur les divers réseaux du Monde; comme les trolleys, au moyen desquels se creent les relations internationales. Il ne leur manque que le mouvement: ca sera pour la prochaine Exposition universelle -- si l'on en fait une. Mais dejà nous voyons une « gare d'essayage », en quelque sorte : les privilégies, les spécialistes, les ohercheurs, peuvent entrer dans les wagons devoreurs de kilomètres, s'assavanter au mécanisme des locomotives buveuses d'air, discuter sur le confortable des uns et sur les performances des autres. A trop évident que ces réproches ne s'appliquent point] la « World's gare » de l'Annexe de Vincennes, l'imagination, documentée, prend son billet d'aller-sans-

retour vers les progrès d'un avenir prochain. Le gouvernement russe a tenu à honneur, parmi les sections etrangères, de donner les proportions voulues à son exposition des chemins de fer et de montrer les efforts faits pour le perfectionnement du matériel sur son immense réseau qui s'accroît sans cesse. Il a donc prescrit au Ministère impérial des voies de communication d'installer une exposition complète, dans le groupe VI, au Champ de Mars et à l'annexe de Vincennes, et il a créé, dans ce but, une délégation spéciale dirigée par M. l'ingénieur d'Abramson, ayant pour adjoint M. Skoupievsky,

ingénleur. Il était tout indiqué de demander à M. d'Abramson de nous donner un aperçu de cette instructive organisation: c'est ce que nous avons fait, et il étaitimpossible detrouver plus de bonne grâce et de science pour nous guider dans cette visite. Au Champ de Mars, nous a dit M. d'Abramson, les

chemins de fer russes occupent dans le palais des Moyens de transport une vaste galerie au premier étage, près de l'entrée centrale du palais. C'est là l'historique de la question, fort instructif. Au centre de cette galerie, une cloison, surmontée d'un groupe allegorique, représente les « communications de terre et de mer ». On y voit des collections de pierres et de bois de construction, des echantillons de materiaux divers utilisés par les chemins

de fer russes, des modèles, plans et dessins, de ponts et de gares, les ontils de la construction, les appareils de securité et de contrôle du trafic, ainsi que des documents statistiques parlant aux yeux, cartes et schemas, qui montrent le developpement succesvenir les larmes. » Candide tristesse, plus près de la sif du colossal réseau. tendresse que de la douleur. Malgré la sincérité de le Voici des mannequins représentant les employés min de Paris.

l'accent, c'est la grace, la beauté, et en fin de 1 des divers services avec leurs uniformes : c'est la « lecon de choses » même. Une section intéressante est consacrée à montrer, par dessins et modèles, les moyens employes en Russie pour lutter contre le fréquent et grave inconvenient de l'accumulation des neiges : paraneige, chasse-neige, barrières orientées, locomotives spéciales, c'est tout un matériel spécial combiné contre les tempètes, les ouragans et les blizzards. Les ingénieurs des divers pays sur lesquels s'abattent, en hiver, les tempétes de neige y trouvent des résultats d'études pratiques extrêmement profitables.

On regarde avec intérêt les modèles des élévateurs à ble, employés par les chemins de fer russes à l'imitation de ce que font, dans cet ordre de choses, les Américains, et aussi, toute une série de modèles et de plans relatifs à l'alimentation par le-naphte, c'est-à-dire par le pétrole et ses résidus, des locomotives du transcaucasien et du chemin de fer de 'Asie centrale.

Voilà pour le Champ de Mars et pour la partie purement documentaire. Allons à l'Annexe de Vincennes. Là, dans une galerie voisine de celle de France et des Etats-Unis, se trouve le matériel proprement dit, en vraie grandeur, suivant l'expression des mathématiciens, locomotives, wagons, outils et signaux.

En dehors de ce qui, dans cette exhibition, frappe les spécialistes, le public y voit certaines choses qui le touchent particulièrement. Voici, par exemple, des wagons-lits de troisième classe. Il semble que ces mots jurent de se voir accoles : cependant, l'utopie devient ici la réalité.

O! wagons de troisième classe de notre enfance, terribles wagons de troisième classe, sans lumière, sans air, cruels en hiver, étouffants en été, avec vos banquettes rembourrées, comme on dit « en noyaux de pêche », comment êtes-vous, en Russie, devenus wagons-lits? C'est au moyen de sièges basculants que les cinquante-six voyageurs peuvent se procurer eux-mêmes, à la nuit, autant de confortables couchettes. Ajoutons à cela un cabinet de toilette commun, avec de l'eau, un appareil de chauffage, et l'éclairage au gaz, ou à l'acétylène : nous avons bien la encore un wagon de troisième classe, mais il est

de premier ordre. Nous verrions volontiers des wagons de ce genre rouler sur nos voies ferrées, Mais, en tout état de cause, il y aura des correctifs dans l'application; car les wagons russes sont plus hauts et plus larges que les nôtres. La largeur de la voie, c'est-à-dire, l'écartement des rails est de 1 m. 44 en France, mesure entre les bords intérieurs des champignons des rails: il est de 1 m. 523 en Russie. Il y avait, de ce fait, des difficultés particulières pour amener les wagons russes ainsi que les locomotives de Russie

Pour les locomotives, la solution du problème est relativement facile: on les amène démontées par voie de terre, puis on les remonte sur place, à Vincennes, comme d'enormes pièces d'horlogerie. En ce qui concerne les wagons, il fallait trouver autre chose, car la carrosserie ne se prête pas au montage et au démontage.

La délégation russe a donc organisé un mode d'expédition spécial par voie d'eau. D'abord les wagons russes sont venus par mer de Libau, au Havre et à Rouen; là, on les atransbordes sur de grands chalands en fer qui, remontant la Seine, sont venus s'amarrer au pont d'Austerlitz. C'était se rapprocher du but. Mais du pont d'Austerlitz à Vincennes les difficultés renaissaient. D'abord, il y avait le débarquement malaisé de

ces gros wagons, longs de vingt mètres et pesant

chacun environ 30,000 kilogrammes. Aucun appareil de levage, aucune grue, sur les quais de la Seine, ne peut soulever des masses pareilles tout à fait exceptionnelles; de plus, il y a, entre le niveau de la Seine et celui du quai, au pont d'Austerlitz, une différence de 3 mètres 1/2. Voici comment les ingénieurs russes ont procédé au débarquement. Ils ont Juisse les wagons à bord des chalands sur des estacades en charpente aboutissant au quai; puis, la nuit, - entre deux et cinq heures, afin d'éviter les remous diurnes occasionnés par le passage des bateaux sur la Seine - on lancait les wagons sur le quai tout comme on lance à l'eau un navire de sa cale de construction. A Dieu

val, Cela a très bien réussi. 1 Voilà les wagons sur le quai, à près de six kilomètres de l'annexe de Vincennes, où ils trouveront leur exposition. Les faire rouler sur le pavé, en changeant leurs roues, il n'y fallait pas songer: c'eût été le défoncement du pavage, l'écrasement des égouts, la dislocation des conduites d'eau et de gaz qui s'étendent sous nos rues comme le système

veineux humain s'étend sous la peau. On a donc construit specialement, pour la besogne accomplir, un enorme camion, long, large, robuste, et l'un après l'autre les wagons russes se sont rendus à Vincennes en voiture. Quel camion! Nous l'avons vu effectuer, la nuit,

un de ses voyages, car, pendant le jour, il cut interrompu toute circulation. Trente-six percherons. d'un pas tranquille et lent, à la lueur des torches, attelés par trois de front, traînaient l'énorme masse de cinq mètres de haut et de vingt mètres de long. Les cochers à côté de chaque rang de chevaux, les piqueurs alignés, les manœuvres en longue file à droite et à gauche, en tête les ingénieurs donnant leurs ordres par de brefs commandements, tout cela constituait, dans le silence de la nuit, un extraordinaire convoi d'une allure particulièrement imposante. Espérons que quelque photographe noctambule, à grand éclat de magnésium, nous en aura conserve l'aspect.

Brundusium longæ sinis chartæque viæque est! L'Annexe de Vincennes est heureusement moins loin que le port de Brindes, et les wagons y sont parvenus à bon port par les soins de MM. d'Abramson et Skoupievsky. Ils y ont trouvé des voies ferrées à leur largeur qui les ont finalement conduits dans la grande gare où l'on pourra les admirer à loisir pendant le cours de l'Exposition universelle. Nous y voyons deux voitures de 1^{re} classe, une de 2º classe et deux de 3° classe de l'agréable modèle dont nous parlions plus haut. Ils sont si engageants que l'on a envie, en vérité, de prendre son billet pour Samar-

MAX DE NANSOUTY.

AFFAIRES MILITAIRES

ARMEE LA REVUE DE VINCENNES

La revue de Vincennes a été passée ce matin pare général Brugère, conformément au programme que nous avions indiqué hier. Malgre une forte averse tombée le matin et bien que le temps fût resté menacant, un public assez nombreux s'était porté, même avant les troupes, vers le champ de courses de Vincennes. L'infanterie, en première ligne, face aux tribunes. était formée de régiments en masse ; la cavalerie et l'artillerie, sur une seconde ligne parallèle, étaient en colonnes d'escadrons et de batteries. Ces formations, plutôt de circontance avec la tenue de campagne, sont plus imposantes et facilitent aussi les mouvements sur le terrain.

Le gouverneur de Paris avait avec lui, non seulement son état-major, mais aussi les généraux Florentin, commandant supérieur de la défense de Paris, et Dalstein, commandant du département de la A dix heures, il a passe par-devant le front des troupes; pour le défilé, il est venu se placer dans 'axe du terrain de manœuvres, un peu à droite des

Rarement défilé a été mieux réussi. En tête, l**e** bataillon de chasseurs, avec le drapeau de l'arme; puis les régiments, toujours en colonnes de masse. forêts de baionnettes se mouvant avec un remarquable ensemble. Puis l'artillerie au trot, par batteries déployées, dont quatre attelant le nouveau canon à tir rapide, une le gros 120 court, et trois l'ancienne pièce de campagne. Enfin la cavalerie au galop, par escadrons en ligne. De nombreux vivats ont accueill le passage des drapeaux : de vifs applaudissements ont souligné l'ailure à la fois vigoureuse et légère des troupes, leur correcte attitude et leur belle te-

Après le défilé, l'artillerie, revenant du fond du terrain par batteries en colonnes, a exécuté, vers la droite et vers la gauche, un déploiement en éventail : au fur et à mesure que les pièces arrivaient en ligne, elles étaient mises en batterie et commen-

caient le feu. Placees en tête et par consequent les premières prêtes, les anciennes pièces tiraient depuis quelques minutes et avaient rémpli l'espace devant elles d'une épaisse fumée lorsque, à la gauche de la ligne, sont entrées en action les nouvelles, exécutant un tir rapide et sans sumée. Le contraste était frappant, et les batteries de 75 centimètres avaient depuis longtemps brûle leurs munitions quand les anciennes ti-

Puis, amenant ses avant-trains, l'artillerie a rapi-

dement dégage le terrain, et, à son tour, la cavalerie a exécuté toutes les phases d'une marche d'approché suivie d'une charge. Marche en colonnes, dé-ploiement, marche en ligne au trot, puis au galop. Tont s'est exécuté dans la perfection. Il y a eu, malheureusement, deux chutes : un cuirassier, resté sans connaissance, a dû être emporté dans une voiture.

A onze heures un quart tout était terminé et le gouverneur, acclame par la foule, reprenait le che-